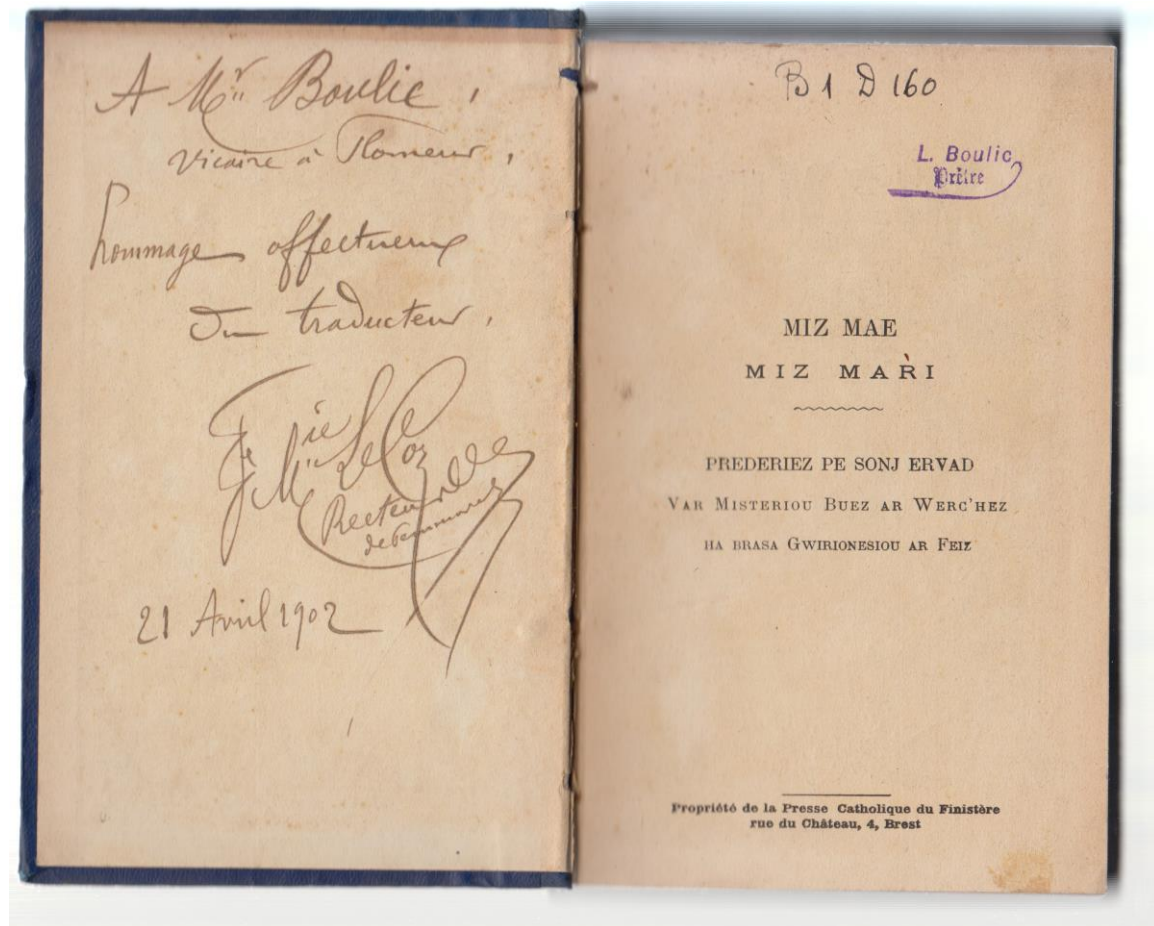


Boulic Louis : Né le 7-06-1874 à Riec ; 1900, prêtre et vicaire à Plomeur ; 1902, vicaire à Châteaulin ; 1911, aumônier de la Retraite à Quimper ; 1931, curé-doyen de Plouzévédé ; 1934, chanoine honoraire et curé-archiprêtre de Morlaix ; 1950, chanoine titulaire ; décédé le 20-11-1954.

Étude : *Semaine religieuse de Quimper et Léon*, 1955 p. 36-38, 50-52.

« Parmi les prêtres, comme parmi les autres hommes, il en est que l'on discute, il en est d'autres qui s'imposent. M. le chanoine Boulic ne fut discuté par personne. Peut-on dire qu'il s'imposait alors qu'il s'efforçait de passer inaperçu ? C'est précisément par sa discrétion qui cachait ses vertus profondes, qu'il s'est imposé au respect et à l'admiration de tous ceux qui l'ont connu. »



Livre dédié à M. Boulic – Abbaye de Landevennec, bibliothèque bretonne

Rien de plus vrai que cet éloge prononcé, au jour de ses obsèques, par Monseigneur l'évêque. La distinction était sa marque : une haute stature, une allure noble, un visage emprunt de finesse et de bonté, une conversation mesurée et toute émaillée d'anecdotes et de souvenirs, un souci constant de ne jamais s'occuper de lui, mais de toujours s'intéresser aux autres, donnaient à sa personne un

rayonnement de sympathie auquel nul ne restait insensible. Une loyauté foncière accordait ces apparences aux vertus profondes de son âme. La bonté était l'expression de sa charité intérieure ; la modestie la forme de son humilité ; la gravité de son allure, le témoignage de son recueillement et de son esprit sacerdotal. Un de ses anciens vicaires, le saluant au toast de son installation lui exprimait en termes émus, le souvenir reconnaissant des heureuses années qu'il avait passées au presbytère St-Mathieu de Morlaix en sa compagnie, des leçons qu'il avait prises à son exemple. « Je voudrais tout simplement vous imiter. » De fait, M. le chanoine Boulic fut un modèle ; toute sa vie fut un rappel de l'idéal. Il fut de ceux qui honorent un clergé.

Il n'y a pas lieu d'insister sur ses origines sinon pour rappeler le charme pénétrant du terroir où il naquit en 1874. Riec allie en une douceur subtile, la beauté d'un estuaire paisible, la molle ondulation de ses coteaux vêtus de grands arbres, et la verdure de ses champs, coupés de talus, émaillés d'aubépine, d'ajoncs et de pommiers en fleurs. Est-ce à la lente imprégnation de ces paysages que son âme dut d'être et de rester si sensible à la beauté, si délicatement artiste ! Riec, pour lui, ce fut Kernatous, la ferme natale où, près de ses parents profondément chrétiens, il entendit le premier appel de Dieu ; ce fut aussi à l'église à laquelle il resta si attaché qu'il voulut à sa mort, lui léguer son calice, ses ornements liturgiques, en souvenir reconnaissant pour les années où, près de son curé, de ses vicaires, il s'était initié au service de l'autel. Ce fut aussi le cimetière, le centre des grands souvenirs, et c'est là, près des siens, qu'il a voulu être enterré. Riec n'avait pas d'école libre au temps de sa jeunesse ; ses parents l'envoyèrent à Clohars-Carnoët. Ayant mieux entendu l'appel du Divin Maître, il demanda à entrer au Petit Séminaire de Pont-Croix. Il y fut 5 ans, vers 1890, à cette époque où les Petits Séminaires regorgeaient encore d'une jeunesse désireuse de se consacrer à Dieu. M. Boulic parlait volontiers de ses années de collège. Par excès d'humilité, il se calomniait, disant : « qu'il n'avait jamais pu se rappeler rien d'autre que les dates et les anecdotes historiques. » Ses condisciples savent qu'il fut un bon élève en toutes les matières du programme ; mais il est vrai qu'il eut dès ce temps-là et qu'il garda jusqu'au bout une extraordinaire mémoire des événements et des lieux. Il contracta des amitiés solides que le temps n'a pas démenties, et développa cette piété à la fois simple et profonde qui le caractérisa toute sa vie. Le Grand Séminaire acheva l'œuvre déjà ébauchée dans son âme : les belles cérémonies liturgiques marquèrent sa dévotion d'une empreinte qui ne s'effaça jamais. En 1900 il fut ordonné prêtre, et désormais il n'eût d'autre idéal que de servir Dieu dans la régularité d'une vie, recueillie et paisible comme celle d'un moine, d'aimer son prochain avec toutes les ressources de son intelligence, et surtout avec les richesses de son cœur.

Il fut successivement vicaire à Plomeur, puis à Châteaulin. La plupart des témoins de cette époque sont morts. Furent-ils impressionnés par l'éloquence du jeune vicaire ? Je ne le pense pas, car une certaine timidité le gêna toujours dans l'exercice de la parole publique, et c'est dans les contacts personnels, dans la direction spirituelle, dans la visite aux malades qu'il donna la vraie mesure de son âme sacerdotale. Mieux que sa parole, c'est sa vie qui gagnait les cœurs, parce qu'elle se nourrissait de prière liturgique, d'oraison, d'union profonde à Dieu, d'amour filial pour la Vierge. Il fut pressenti pour être vicaire à St Martin de Brest : il eut alors un réflexe, que ses familiers ont pu observer chaque fois qu'un honneur lui fut offert ; prêt à l'obéissance, il crut devoir s'abriter derrière ce qu'il croyait de son insuffisance, pour se dérober à une promotion dont il se jugeait indigne. Ce n'était pas de sa part une marque de timidité, encore moins un signe de pusillanimité, mais la réaction profonde d'une humilité ombrageuse. Il aimait Châteaulin ; il y faisait du bien et au fond de lui-même il souhaitait y rester jusqu'à sa nomination de recteur. Mais ses supérieurs avaient une plus haute appréciation de ses mérites que lui-même et, à sa grande confusion, il fut désigné comme aumônier de la Retraite de Quimper en 1911.

C'est toujours une tâche délicate que de diriger des religieuses, de former des jeunes filles à la vie chrétienne. C'était pour M. Boulic une tâche d'autant plus délicate qu'une longue tradition avait affecté à l'Aumônerie de la Retraite les prêtres les plus éminents du diocèse. Il succédait à M. le chanoine Messenger. L'héritage était lourd. ; il le porta avec honneur. Ses cours de religion, ses directions spirituelles, le témoignage de sa piété, marquèrent pour toujours ses élèves, aussi bien celles qui restèrent dans le monde, que celles qui se consacrèrent à Dieu dans la vie religieuse. Son rayonnement discret dépassa les limites de son école, sa petite maison devint comme un petit Cénacle, où des amis de choix s'enrichissaient de sa conversation si fine, si distinguée, de son commerce si affectueux, et s'édifiaient au contact de son âme si vraiment sacerdotale.

La guerre de 1914 interrompit brusquement son ministère. Modestement comme il faisait toute chose, il accomplit son devoir d'infirmier au poste qui lui fut désigné dans l'armée d'Orient, et avant son retour en France, il eut la joie de visiter longuement les sanctuaires de Terre Sainte. Ce pèlerinage s'ajoutait à ceux qu'il avait déjà faits pendant ses vacances d'aumônier. Jérusalem, Rome, Lourdes, trois noms qui restèrent gravés dans son cœur, et qui évoquaient pour lui les voyages dont il aimait le plus parler. Que de fois il l'a refait, ce pèlerinage de Lourdes pour saluer la Vierge et pour conduire vers Elle les malades, les pauvres, les humbles. Pendant de longues années il dirigea aux pèlerinages diocésains le train des malades. Quel aumônier, quel père il fut pour tous ces déshérités qui s'en allaient vers la Grotte porter leurs espoirs de guérison et offrir leurs misères.

Car sa bonté était rayonnante, elle l'avait toujours été, mais les ans lui avaient ajouté je ne sais quoi de paternel ; sur son beau visage à peine ridé, ils avaient mis un reflet de sérénité et de joie. On était attiré par lui, et l'on pouvait être sûr, quel que fût le motif pour lequel on allait le voir, qu'il vous écouterait avec intérêt, vous conseillerait avec tact, s'accorderait avec une sympathie profonde à vos joies comme à vos peines.

Je pense que cette bonté fut l'un des traits dominants de son ministère dans les deux paroisses que Monseigneur lui confia : à Plouzévé d'abord, de 1929 à 1933 ; puis à l'archiprêtré de St-Mathieu de Morlaix, de 1933 à 1950. A l'égard des prêtres, l'hospitalité fut la forme la plus commune et la plus discrète de sa bonté. Il accueillait tous ceux qui se présentaient, présidait la table avec une rare distinction, menait la conversation avec une délicatesse qui sut éviter toute critique, toute blessure, avec un humour souriant qui multipliait les anecdotes, les souvenirs, avec une discrétion et un détachement étonnants de la part d'un homme qui était si remarquable mais qui ne voulut jamais le croire. Il prodigua les marques de bienveillance aux maîtres et aux maîtresses de ses écoles paroissiales ; il consacra son dévouement aux Communautés religieuses et notamment aux Soeurs de l'Hôpital de Morlaix. Dans son ministère, ses prédilections allaient spontanément vers tous ceux qui étaient dans la peine avec une pleine liberté spirituelle, qui lui permettait d'être l'ami des riches, comme l'ami des pauvres.

Il se dépensa avec zèle au service de ses paroissiens. Il n'avait pas eu l'occasion de s'occuper de l'Action Catholique, mais le véritable esprit surnaturel ouvre le cœur et rend compréhensif : il encouragea ses vicaires à faire de la J.A.C. à Plouzévé, puis à Morlaix de la J.O.C.; de la J.I.C., du patronage et sous sa discrète et bienveillante impulsion les œuvres prirent un grand essor. Pour lui, il se réservait au ministère pastoral, et ses ouailles savaient bien que son temps était à elles, que ses prières étaient pour elles.

Il avait les dons d'un artiste et l'âme d'un moine ; ses goûts personnels et l'amitié qui le liait au Révérendissime Père Dom Cozien, l'attiraient vers Solesmes, dont la liturgie l'enchantait. Il voulut offrir aux usagers de son église la beauté sobre qui aide à mieux prier. Quand il arriva à St-Mathieu l'église était déjà rajeunie, repeinte, enrichie de vitraux. Reprenant aussitôt l'œuvre de restauration

au point où l'avait laissée son prédécesseur, M. le chanoine Pichon, il entreprit de donner à la « maison de Dieu » tout ce qui lui manquait encore pour qu'elle pût avoir de plus belles cérémonies. Il fallait rajeunir la voix cassée des cloches : bientôt la vieille tour eût un nouveau carillon. Le faux-jour du grand vitrail donnait à l'autel un air lugubre : un jeu de courtines tamisa et adoucit la lumière. Les fonts baptismaux, les confessionnaux, la table de communion, le catafalque, furent adaptés au goût, le plus sûr. Nappes d'autel, aubes, ornements, furent renouvelés selon les meilleures traditions liturgiques. En quelques mois, la vieille église avait retrouvé une jeunesse. Au son des orgues, par la joie de sa lumière, l'or de ses ornements, la sobriété de ses aubes bénédictines, elle se mit à chanter, mieux qu'auparavant, la gloire de Dieu, les gloires de Notre-Dame, selon le rythme des fêtes liturgiques, et les paroissiens de Saint-Mathieu, fiers de leur église, donnèrent à leur curé toute leur reconnaissance pour les avoir aidés à mieux prier dans un cadre de beauté.

Bientôt ce fut la guerre, puis l'occupation. Morlaix vécut des jours alourdis d'inquiétude et de deuils. Dans la rude trame de ces quatre années, deux événements surtout se détachent en larmes de sang : le bombardement qui tua en quelques secondes plus de 40 enfants, dont certains n'avaient pas 3 ans; les tragiques fêtes de Noël où plus de 50 hommes furent enlevés comme otages, emprisonnés, puis déportés dans les camps où plusieurs trouvèrent la mort pendant que, dans la cité, épouses et mères vivaient dans les affres.

En ces tragiques circonstances, M. le chanoine Boulic fut le consolateur, le père. Une personnalité éminente de la ville, peu suspecte de sympathie pour l'Eglise, disait : « A Morlaix, il y a un homme qui s'impose à tous, croyants ou incroyants : c'est M. Boulic ». Et pourtant, en cette sombre période, au fil chaotique des événements, parmi les dissensions qui opposaient les Français, il n'était pas facile à un chef haut placé d'être à la fois l'arbitre qui concilie et, le guide qui oriente. La position de M. Boulic ne fut jamais dictée par des raisons d'opportunisme : il était trop droit pour jouer les astuces ; elle s'inspira d'une prudence un peu timide et s'exprima avec la réservée qui lui était naturelle, et que certains, en l'occurrence, jugèrent excessive. Aussi, quand vint la libération, fut-il suspecté pour quelques attitudes où sa bonne foi avait été entière et il dut boire l'humiliation amère de jugements et de critiques, qui, frappant un homme comme lui, ne pouvaient qu'être le fruit d'une interprétation tendancieuse de ses actes.

Il domina l'épreuve et en sortit grandi. Jamais il ne parla de la blessure morale qui lui avait été faite. De rares et discrètes allusions permettent cependant de penser qu'elle contribua à mûrir l'idée d'une démission de sa charge. C'est qu'il avait 70 ans bien sonnés. Déjà la vieillesse avait frappé quelques rudes coups : deux phlébites avaient miné ses forces, rendu sa marche trébuchante ; il ne pouvait circuler qu'appuyé sur une canne ; les célébrations liturgiques même lui devenaient pénibles et souvent il faillit tomber. Il n'était pas homme à s'obstiner dans une responsabilité devenue trop lourde pour lui et il se fixa comme dernière limite à sa vie pastorale la date de ses noces d'or. C'est le 24 septembre 1950 qu'il célébra sa messe solennelle de jubilé, en présence de Monseigneur l'Evêque, entouré de l'affection reconnaissante de ses paroissiens venus en foule lui faire leurs adieux.

Dès lors, il n'eut d'autre pensée que de se préparer à bien mourir. Le Chapitre, où Monseigneur le nomma, fut pour lui le lieu de la prière. Il partagea son temps entre la cathédrale où il édifiait par son assiduité méritoire, et parfois héroïque, et sa maison où il poursuivait ses lectures, recevait ses visiteurs avec son affabilité coutumière, et « persévérait dans la prière ». Le Rosaire quittait rarement sa main ; sans relâche il priait la Sainte Vierge.

Sentant que la mort approchait, il voulut, au mois de septembre dernier, faire un dernier voyage à Lourdes. C'était une imprudence, et délicatement ses amis essayèrent de l'en détourner. Il n'écoula

que sa piété ; il tenait à cet ultime pèlerinage, au bout de son sillon, pour recommander son âme à la Vierge et lui demander une place au Paradis. Notre-Dame exauça sa prière d'une manière en apparence déroutante, en réalité maternelle. Il revint de Lourdes, le samedi 25 septembre, terrassé par un œdème pulmonaire qui, sans l'intervention énergique du médecin et les soins dévoués des religieuses, l'eût emporté le jour même. Mais non ! La mort mit près de deux mois à achever son œuvre. Cloué sur son lit, sans pouvoir dire la messe, il restait en union avec la Vierge Marie, près de la Grotte devant l'image de Notre-Dame du Mur, égrenant inlassablement son rosaire. Il en méditait un à un les mystères. « Je ne m'ennuie jamais, disait-il, car j'évoque les Lieux Saints, Bethléem, Jérusalem. Je me les rappelle comme si j'y étais encore. »

S'arrêtait-il spécialement au mystère de la Visitation ? Peut-être. En tous cas, l'étonnement confus d'Elizabeth recevant sa cousine lui était devenu naturel, et chaque fois qu'on allait le voir, il faisait une moue et esquissait un geste qui signifiait : « Pourquoi vous être dérangé ? Je n'en vaud pas la peine. »

Il vécut surtout en ses derniers jours les mystères douloureux. Son agonie fut longue et douloureuse. Son Crucifix et son chapelet ne le quittaient plus, et de ses mains il les serrait comme s'il avait peur que malgré tout l'accès du Ciel lui fût fermé. Il avait reçu en pleine lucidité les derniers sacrements ; la sainte communion l'avait souvent réconforté. Ses collègues du Chapitre, les prêtres amis, Monseigneur lui-même, lui avaient prodigué les marques d'affection. Après les derniers combats, il s'endormit pieusement le matin du 20 novembre.

Le mystère des jugements de Dieu est insondable, mais j'imagine que, parmi les nombreux témoignages qu'il pouvait apporter au Seigneur, il en est un qui résume sa vie entière et qui suffisait à lui mériter l'indulgence « Domine, dilexi decorem domus tuae ». Qu'il repose en paix dans la lumière éternelle et que sa prière nous obtienne de l'imiter. R. K.

*Semaine religieuse de Quimper et Léon, 21/01/1955 p. 36.*